

4 septembre, 15 heures

En cette après-midi d'hiver, sous une pluie battante, le commandant de police Pierre Malville fonce, sirène hurlante, sur la route de Quimper, vers la baie des Trépassés.

Un itinéraire pénible, tout en virages et limitations de vitesse absurdes. Le procureur et la police technique et scientifique – la PTS – l'y attendent déjà.

Le commissaire Michel Vautrin, son supérieur, l'a requis sitôt la nouvelle connue. On vient de découvrir sur la plage le cadavre d'une femme.

— Ça me rassure que tu y ailles. Un crime, apparemment. C'est moche. Et pas d'infos à la presse pour le moment, lui a-t-il lancé sur le ton froid qui le caractérise.

Malville ne se l'est pas fait dire deux fois. C'est sa toute première affaire criminelle depuis qu'il a été muté à Quimper, à sa demande.

Rien que de très banal dans cette mutation. Julie, sa copine, l'a largué. Il a quitté Paris pour mettre le maximum de distance entre eux. En songeant à elle, il éprouve un pincement au cœur. Ça aurait pu marcher si... tant de choses!

Il chasse ces pensées pour se concentrer sur la route. La pluie restreint son champ de vision et il doit se méfier des réactions des autres conducteurs.

Encore un quart d'heure et il y sera ! Juste assez pour repenser à Julie et à leurs derniers jours ensemble. Comme une longue veillée funèbre sur leur amour moribond.

Curieusement, ç'avait été plutôt agréable. Les tensions s'étaient envolées comme par enchantement. Ils avaient fait l'amour à plusieurs reprises avec une fougue inhabituelle. Ils étaient allés au restaurant, et même en boîte. À l'Avventure, un endroit branché du XVI^e arrondissement. Ils avaient dansé jusqu'au petit matin. En rentrant, ils se tenaient par la main et riaient pour un rien.

Puis, un soir, en rentrant du boulot, il avait trouvé la maison vidée de ses affaires. Juste un mot : « Comme prévu. C'est mieux ainsi. J. », avait-elle écrit. Ça lui ressemblait bien. Avec elle, pas de fioritures. Il avait pleuré. Puis il était descendu au bar du coin s'en prendre une sévère.

Il avait tout raconté à Fred, le patron, qui la connaissait bien. Celui-ci avait compati en lui débitant les habituels clichés. Une de perdue, dix de retrouvées ! On ne comprendra jamais rien aux nanas. Elles vont et viennent au gré de leurs caprices. Elle se repointera un jour, tu verras, etc.

Après quoi, il était remonté cuver jusqu'au lendemain.

Deux mois aujourd'hui qu'ils ne se sont pas revus. Il en souffre, mais modérément. À force de se répéter qu'il doit d'abord penser à lui, ça finit par s'imposer. Il en a la preuve. Son instinct de prédateur se réveille de nouveau.

Il descend jusqu'à la plage au ralenti. Le panorama est si exceptionnel qu'il en a le souffle coupé.

La mer ! Rien que la mer, toujours recommencée, comme dit le poète.

Et au loin, le phare de Tévennec qui s'estompe dans la brume marine d'hiver. Il aurait le talent du peintre, songe-t-il, il installerait tout de suite son chevalet.

Les voitures de la gendarmerie locale, de la PTS et du procureur sont garées sur le parking de l'hôtel de la baie des Trépassés, fermé jusqu'au lendemain. Dommage de venir dans un si bel endroit pour un assassinat ! Il aurait préféré y amener Julie en week-end. Des souvenirs de leurs virées amoureuses remontent en rafale. Il les repousse. Il ne veut pas se laisser miner le moral.

Il se gare à son tour.

En descendant du véhicule, il se maudit. Il a gardé ses Weston. Avec le crachin, le sable et l'eau de mer, il y a de grandes chances qu'elles soient fichues. Les chaussures, c'était sa marotte, à Julie ! Dès leur rencontre, elle lui avait imposé d'en acheter qui soient de marque. Selon elle, c'était à cela qu'on reconnaissait un homme. Il avait trouvé ça stupide, mais n'avait fait aucun commentaire. Quand on aime, on la ferme.

Col relevé, tête baissée, il rejoint l'attroupement, habituel en de telles occasions.

Un vent de mer charrie une cavalerie de nuages grisâtres et des seaux d'eau. Poignées de mains, présentations, puis il découvre le corps, sous la tente montée à la hâte et retenue par deux policiers pour l'empêcher de s'envoler.

Il salue le légiste et un technicien de la police scientifique qui s'affairent autour.

Nue, sur le dos, les jambes légèrement écartées, l'inconnue repose sur une couverture. C'est indécent et sinistre, mais c'est habituel.

Le visage boursoufflé, les yeux bandés par une culotte féminine, sans doute la sienne, des ecchymoses et des

éraflures sur l'ensemble du corps. Enfin, détail incongru, presque choquant, le tatouage sur son pubis épilé : un cœur avec deux ailes.

Un tableau désespérant, avec en bruit de fond le vrombissement du vent et la pluie qui pétarade sur la toile de tente.

Que de la chair ! Son âme l'a quittée, pense Malville avant de questionner les blouses blanches qui recouvrent enfin le cadavre.

Leurs réponses sont lapidaires. Ballotée par les vagues sur le sable comme elle l'a été, difficile d'émettre un avis formel. Une seule certitude, le mode opératoire. Elle a été étranglée avec un filin, genre corde de piano ou de guitare. D'où l'entaille profonde à la gorge. Il y a aussi des marques de doigts. L'assassinat s'est peut-être déroulé en deux temps. Comment est-elle arrivée là ? À quand remonte le crime ? Ils l'ignorent. Il faudra attendre l'autopsie pour en savoir davantage. Le cadavre va être transféré à l'Institut médico-légal de Brest.

Elle a été trouvée vers 16 heures par un couple de retraités du coin qui promenaient leur chien. L'homme a eu la présence d'esprit de photographier le cadavre malmené par les vagues avant de le tirer sur la plage et d'appeler la police. Choquée, sa femme a été hospitalisée. Avant de partir, il a envoyé le cliché sur le mobile du médecin, qui le montre à Malville. C'est sinistre, un corps échoué sur une plage, songe-t-il. Incongru. Insignifiant, au fond. Violent.

Nauséeux, Malville ressort de la tente. Avec ce déluge, tout le monde est impatient de repartir et de se mettre au sec.

Le procureur s'éclipse le premier, après avoir demandé à Malville de prendre contact avec Sylvie Rivière, la juge d'instruction, qui n'a pas pu venir.

— On ouvre l'enquête pour homicide, lui a-t-il dit, et l'on s'y met tout de suite! Je veux des résultats rapides.

Évidemment, pense Malville.

Il échange quelques mots avec les gendarmes, qui font la gueule après avoir été écartés de l'enquête au profit de la PJ, puis il fixe un rendez-vous téléphonique avec le légiste, le lendemain en fin de journée. Ce dernier lui assure qu'il pourra lui en dire plus.

De retour dans sa voiture, ruisselant, frigorifié, Malville prend quelques minutes pour récupérer. L'envie de vomir est toujours présente. Il met le chauffage à fond. Besoin de se réchauffer le corps. Et l'âme. Tout est froid en lui et autour.

Il songe à la victime. Elle devait être une très jolie femme.

Il ôte son imper, qu'il jette sur le siège arrière, puis s'essuie les cheveux et le visage avec des Kleenex.

Un crime de psychopathe, se dit-il. Avec l'habituel symbole sexuel merdique, les yeux bandés avec la culotte.

En même temps, sans qu'il puisse se l'expliquer, il trouve que ça fait « presque trop ». En tout cas, c'est totalement incongru.

Il se promet de trouver le salopard qui a fait cela. D'abord identifier la victime. Il s'y mettra en arrivant à Quimper.

Il démarre.

4 septembre, 17 heures

Assis à son bureau, Malville se rappelle ce que lui répétaient ses enseignants de l'école de police : une enquête, c'est d'abord une routine. Chercher, vérifier, confirmer. Et aimer. Ils avaient raison ! Un enquêteur doit aimer les autres, savoir se mettre à la place des victimes ou des coupables, deviner leurs motivations, tenir compte de leurs souffrances, de leurs frustrations. Comment y parvenir si l'on n'aime pas l'homme, si l'on n'est pas sensible à sa condition ?

Il s'informe auprès d'un collègue pour savoir si un avis de disparition a été émis récemment. C'est le cas.

L'avant-veille, à 10 heures, un certain Johan Le Guen a signalé la disparition de sa femme, Louise, âgée de trente et un ans. Ils habitent la commune de Plogoff et ont un enfant. Lui est musicien, elle est maîtresse à l'école primaire du village. La photo jointe dévoile une belle femme, souriante, au regard pétillant d'intelligence.

Malville la reconnaît aussitôt. C'est bien elle qui gisait sur la plage. L'émotion le gagne. Si belle, si vivante, puis soudain... si morte.

Il informe le commissaire Vautrin, dont le bureau est voisin du sien. Il se propose de prévenir le mari. Il va lui demander de le retrouver à Brest ce soir pour reconnaître

le corps de la victime. Demain, ajoute-t-il, il mènera une enquête de voisinage à Plogoff.

Pour cela, il pense loger à l'hôtel de la baie des Trépassés, afin d'être sur place en permanence. Vautrin lui répond de faire au mieux : il a carte blanche. Il souhaite être tenu au courant quotidiennement.

Malville sort du bureau quand Vautrin le rappelle.

— Prévoyez deux chambres ! Je vous ai adjoint Aude Miller, la stagiaire qui vient d'arriver. Et ne la jouez pas solo ! Demandez-lui donc d'informer le mari et d'aller le rencontrer à la morgue de Brest. C'est formateur.

Puis il agite la main pour le congédier. Toujours ce côté distant et froid qui perturbe Malville. Mais impossible de le trouver antipathique.

Malville cache sa déception. Il aurait aimé mener cette enquête de bout en bout, seul. D'autant qu'il ne connaît pas cette stagiaire. Il aurait préféré un homme, d'ailleurs. Sans doute parce qu'il vient de se séparer de Julie.

Surmontant ses préventions, il se rend à son bureau, à l'étage du dessus, afin d'organiser la suite avec elle.

Elle est jeune et plutôt jolie. À vrai dire, il la voit sans la regarder. L'entretien est rondement mené. Vautrin l'a déjà informée.

Quand Malville lui demande de téléphoner au mari et d'aller le retrouver à Brest pour identifier la victime, elle lui répond qu'elle a déjà fait le nécessaire et qu'elle s'apprêtait à partir. Elle va faire l'aller-retour. Dans ce cas, qu'elle l'appelle quand ce sera fait. À n'importe quelle heure. Il n'a aucun engagement.

Quant à eux deux, ils se retrouveront le lendemain matin à 8 heures au commissariat, pour prendre la route ensemble. D'ici là, il aura retenu les chambres à l'hôtel.

Après quoi, Malville lui rapporte les constatations faites sur place. Elle l'écoute sans faire le moindre commentaire. Comme il s'étonne qu'elle ne prenne pas de notes, elle lui répond qu'elle possède une excellente mémoire. Il acquiesce d'un hochement de tête. L'entretien s'arrête là.

De retour dans son bureau, il songe qu'il n'a posé aucune question à Aude, même banale, sur ses antécédents, sa formation. Comme si elle lui était indifférente. Peut-être l'a-t-elle trouvé mal élevé. Il s'en fiche. Un instant, il pense à Julie, puis l'oublie au profit d'autres réflexions concernant l'enquête.

Il n'attend pas grand-chose de la police technique et scientifique, pas davantage de l'autopsie, si ce n'est, peut-être, une fourchette plus précise concernant l'heure de la mort. Il y a peu de chances que l'on détecte des traces d'ADN sur le cadavre, encore moins des empreintes, après un séjour prolongé dans l'eau de mer.

Il anticipe l'enquête de terrain, ce qui l'excite le plus. Entrer dans l'intimité des témoins et des suspects lui procure un sentiment inavouable de toute-puissance jouissif. Pour lui, c'est à ce moment-là que l'on commence à écrire l'histoire de la victime et de tous les suspects, que l'on fait remonter à la surface les secrets enfouis et plus ou moins honteux.

C'est alors qu'il reçoit un coup de fil du légiste. Il n'a rien trouvé de plus que ce que Malville avait anticipé : sans doute la victime a-t-elle été balancée à la mer à quelques encablures du rivage et portée jusque-là par les courants. Il confirme la mort par strangulation à l'aide d'une corde de piano ou de guitare, précédée d'un étranglement *a mano*. Il ne peut établir un scénario irréfutable. Il se demande d'ailleurs pourquoi deux étranglements. Un seul aurait suffi.

Des ongles cassés et différentes blessures laissent supposer qu'elle s'est défendue âprement.

La mort a probablement eu lieu la veille, peut-être vers 18 heures. Toutefois, il faut tenir compte d'une large marge d'erreur due au fait que le corps a été esquinté par le sel, le sable, les rochers et un séjour prolongé dans l'eau de mer.

En revanche, il peut affirmer qu'elle a eu un rapport sexuel peu avant sa mort, sans pouvoir le qualifier de viol. Cependant, il n'a trouvé aucune trace de sperme, ni de poils pubiens qui permettraient peut-être de mettre un nom sur l'agresseur. Et il s'agit bien de la culotte de la victime.

Le tatouage n'a rien révélé de particulier. Il est de facture classique et a été effectué par un professionnel.

Le technicien de la PTS qui l'appelle peu après ne lui apprend rien de plus.

Après ce compte rendu, Malville tente vainement de trouver un sens, une logique dans le processus de mise à mort. C'est violent, dégradant, ce qui implique une bonne dose de ressentiment vis-à-vis de la victime. Il ne croit toujours pas au crime d'un déviant sexuel. Pour lui, cette mise en scène sexualisée est artificielle.

Il résume le constat du légiste dans un mail adressé à Aude. Même s'il n'apprécie guère de devoir « partager » cette enquête, il souhaite être irréprochable à son égard. Il a retenu de ses études que l'on ne résout jamais seul une affaire. Le regard d'un autre enquêteur, son interprétation, ses propositions, c'est l'assurance de ne pas s'égarer dans la mauvaise direction – le pire lors d'une enquête. Il espère seulement qu'Aude saura le stimuler.

Il résume mentalement ce qu'il sait : Louise Le Guen a été assassinée. Elle était maîtresse d'école et vivait près

de Plogoff avec son mari, Johan, musicien, et leur fils. On ne dispose d'aucun élément pour établir le scénario du crime.

Dans la foulée, il appelle la juge d'instruction, Sylvie Rivière, qui lui demande de lui transmettre ses observations au fil de ses investigations. Elle le recevra quand il aura suffisamment avancé.

À 20 heures, il décide de rentrer chez lui. Par la fenêtre de son bureau, il jette un œil sur les bâtiments sinistres qui font face au commissariat. Il pleut. Il scrute le ciel gris acier.

Les nuages qui font la course, poussés par le vent d'ouest, racontent clairement la suite de l'histoire. Il pleuvra jusqu'au lendemain. Peut-être au-delà.

L'humeur en berne, il enfile son imper, puis gagne le parking.

Il se prépare mentalement à passer une soirée identique à celle de la veille et, sans doute, à celle du lendemain. Un plat réchauffé devant un navet quelconque. C'est désespérant, mais cela présente l'avantage de baliser les pensées. Quel que soit le programme choisi, on accroche son attention à l'image, sans se soucier de ce qu'elle montre. On regarde, c'est tout. Et la souffrance causée par l'absence de l'autre est en quelque sorte oblitérée.

Bien sûr, il pensera à Julie, mais en glissant sur les souvenirs, ce qui l'empêchera de s'y enliser. Au fond, il va s'anesthésier pour que la réalité soit le moins douloureuse possible.

Puis il ira se coucher, avec l'espoir que Cupidon finira par sonner à sa porte pour lui offrir de nouvelles amours. En fait, songe-t-il sans en être tout à fait certain, ce serait le meilleur remède contre la souffrance occasionnée par une rupture. « Un amour chasse l'autre », se répète-t-il, tel un mantra, pour se rassurer.

Arrivé chez lui, il constate que ça ne fonctionne pas.

Julie est encore là, bien présente dans son souvenir. D'infimes détails la font revenir dans ses pensées. Le canapé sur lequel il est assis et qui fut le lieu de belles étreintes. Le cendrier qu'ils avaient chapardé sur une terrasse de café. La lampe ancienne achetée dans une brocante. Le tapis et la table basse qui lui appartenaient, mais qu'elle a laissés en partant.

Il maudit sa capacité à tout se rappeler. Ce serait si simple si tout souvenir s'effaçait aussitôt!

La sonnerie du portable le fait sursauter. Il espère. Peut-être Julie? Elle regrette et va revenir...

En fait, c'est Aude. Johan a reconnu sa femme, raconte-t-elle. Non, ce n'était pas très drôle. Quant au mari, il est carrément « *space* ». Comment a-t-il réagi? Il a pleuré. Lui a-t-elle posé des questions? Non. À quoi bon? L'homme était effondré et aurait répondu n'importe quoi. Oui, elle lui a donné rendez-vous chez lui à 10 heures le lendemain matin. À demain, donc. Merci. Bonne nuit.

3

5 septembre, 8 heures

Comme convenu, Aude et Malville se retrouvent au commissariat de Quimper.

Un café à la machine. Aude qui livre ses impressions sur Johan. Le style musicien. Un look gentiment provocateur. Les cheveux longs et mal coiffés. Le regard d'un fumeur de joints. Peu de personnalité, mais l'air gentil. Il semblait beaucoup souffrir.

Malville acquiesce, amusé par le rapport d'Aude. C'est direct, net et sans fioritures. À l'image de sa personnalité?

Ils quittent les lieux une heure plus tard, en direction de Plogoff. La circulation est fluide. Il ne pleut pas, ce qui est agréable.

Assise devant, Aude reste muette. Malville s'en réjouit. Pas envie de parler. Après la nuit exécrable qu'il a passée, à ressasser des souvenirs heureux de sa vie avec Julie, il est de mauvaise humeur. Tant de frustrations! Et l'impression d'avoir commis trop de maladresses, de ne pas avoir assez exprimé ses sentiments, d'avoir été absent. Toujours cette culpabilité qui l'opprime.

Pour s'extraire de ces réflexions déprimantes, il se concentre sur la route et sur le paysage.

Puis il tente de lancer la conversation. Aude a-t-elle des attaches dans la région? Non. Habite-t-elle à

Quimper ? Oui. Pourquoi sa nomination dans cette ville ? Le hasard des affectations.

Malville comprend qu'elle n'a pas envie de parler et cesse de l'interroger.

Une heure plus tard, ils arrivent à l'hôtel de la baie des Trépassés, où Malville a retenu deux chambres.

Planté au milieu de nulle part, face à la mer telle une vigie, il est magnifique. Le panorama est époustouflant de beauté sauvage. Un peu le bout du monde...

Aude siffle d'admiration.

— J'ignorais qu'on prenait des vacances !

— Et pourquoi les flics devraient-ils toujours descendre dans des endroits moches ? réplique Malville, heureux de voir que la jeune femme a de l'humour.

Dès qu'ils obtiennent les clés de leur chambre, ils montent à l'étage et se donnent rendez-vous au bar une demi-heure plus tard.

Malville dépose sa valise et descend aussitôt. S'attarder aurait réveillé d'autres souvenirs avec Julie. Un paquet de souvenirs, même, tant ils ont voyagé dans de nombreux pays ! Dans des endroits luxueux ou improbables, toujours à la recherche de l'originalité, de l'émotion, pour que chaque voyage, disait Julie, les marque de son empreinte. Pour qu'ils n'oublient jamais. Tu parles, se dit Malville, amer.

Il prend place à une table, face au bar. La serveuse, plutôt accorte, lui propose un café.

— Je suppose que vous venez pour le meurtre ?

Il acquiesce d'un hochement de tête.

— Comment le savez-vous ? Mademoiselle... ?

— Éléonore Prigent. Je ne sais pas. En vous voyant, je me suis dit que vous étiez policier.

— Ça se voit tant que ça ?

— Non ! C'était juste une supposition en passant. Ce décès sur la plage, sous nos yeux, nous a tous bouleversés ! Vous savez qui c'est ? Ce n'est pas encore dans le journal.

— Une femme de Plogoff. Une institutrice.

— Louise ?

Il opine. Elle se met à pleurer.

— Vous la connaissiez ? demande Malville.

— Non, juste comme ça, répond-elle en séchant ses larmes d'un revers de main. On les voyait parfois se promener avec Johan, son compagnon, le guitariste. Avec son groupe, ils sont déjà venus jouer ici pour une soirée privée. En juillet dernier...

— Comment s'appelle le groupe ?

— Les Vieilles folles.

— La dernière fois que vous avez vu Louise et Johan, c'était quand ?

Son interlocutrice affiche une moue dubitative.

— Ma foi, je dirais environ un mois. Ils ont même pris un chocolat chaud, là, dans la salle, face à la mer. Je m'en souviens, car on n'en sert quasiment pas en été.

— Ils ont parlé à quelqu'un ?

— Non.

À cet instant, Aude fait son apparition. Elle a enfilé un jean et des baskets à la place de la jupe et des mocassins qu'elle portait en arrivant. Pour une raison inconnue, elle a également dénoué ses cheveux. Une autre femme !

Malville se fait la réflexion qu'elle est canon. Il se le reproche aussitôt, comme s'il trompait Julie.

Il fait les présentations.

Aude commande un café, puis la conversation reprend au retour de la serveuse.

— Par hasard, dit Malville, vous n'auriez pas surpris une partie de leur conversation ?

— Je n'écoute jamais ce que les clients se disent, s'indigne son interlocutrice. C'est contraire à mon code de conduite. Et si cela m'arrive, j'oublie aussitôt.

— Ils avaient l'air bien, ensemble? reprend Aude.

— Oui, autant qu'on puisse en juger. Mais vous savez ce que c'est! Un couple peut donner le change. En même temps, je vous dis, je ne les espionnais pas.

— Et lui? Quel genre d'homme? s'inquiète Malville. Quand il est venu jouer avec son groupe, vous avez dû faire sa connaissance. Peut-être vous êtes-vous fait quelques réflexions à son sujet?

— Bel homme! réplique la jeune femme en esquissant un sourire. C'est vrai qu'on a parlé un peu. Il était plutôt sympathique. En tout cas, les connaisseurs appréciaient sa manière de jouer. Du rock breton, comme ils disaient. Il était très applaudi.

— Louise était présente ce soir-là?

— Oui. Une vraie fan! Elle n'arrêtait pas de l'applaudir! De siffler d'admiration! De crier des encouragements! En revanche, elle avait forcé sur la boisson. C'est même Johan qui l'a montée dans leur chambre.

— C'était en l'honneur de quoi, cette soirée?

— Un mariage de pêcheurs de bar à la ligne.

— Sinon, rien de particulier? demande Malville. Une dispute, une bagarre, un événement inhabituel?

— Non, rien. Une ou deux bousculades tout au plus, mais vous savez, dans ces cas-là, le patron a vite fait de calmer son monde!

— Vous connaissiez les invités?

— Quelques-uns, bien sûr. Des pêcheurs, en particulier. Ceux qui viennent consommer et manger ici régulièrement. Et puis les membres du groupe, dont j'avais déjà vu les photos dans le journal ou sur les affiches de concert. Les autres, non.

— Vous pourriez nous dresser la liste des clients habituels qui étaient présents ce soir-là?

La serveuse acquiesce d'un hochement de tête.

— Tout de suite?

— Non, répond Malville. Ce soir, par exemple.

Elle les accompagne jusqu'à la porte de l'hôtel.

— Et maintenant, vous allez où?

Malville lui répond par un sourire.

— Ah! J'ai compris, reprend-elle. Motus et bouche cousue!

— C'est cela, lance Malville sans se retourner.